

Il était une fois... à Cras !

Comme annoncé en juillet, nous publions dans cette Crazette un premier article sur le passé du village. Il y a quelques dizaines d'années Alain Chamarier a effectué des recherches sur les sites remarquables de Cras et des environs. Il s'est aussi intéressé à la vie des villageois, et à leurs moyens de déplacements. Ce dernier point a retenu toute notre attention : comment faisait-on pour aller au-delà de Tullins ou de Vinay ? Quel moyen de locomotion utilisaient les voyageurs qui venaient au village ? Un transport régulier reliait Tullins à Vinay, et Cras était un relais d'étape. Les voyageurs devaient se contenter d'un modeste moyen de transport, la "patache" aussi appelée diligence du pauvre. Le cocher s'appelait le patachon, son métier et sa vie, n'étaient pas faciles. De cette époque est restée l'expression "mener une vie de patachon".

Alain Chamarier a publié un article en décembre 2002, dans la revue " Regards" des Amis du Vieux Tullins, le voyage en patache de Tullins à Cras. Nous le publions ci-dessous, avec l'aimable autorisation de son auteur.

Jean-Marie Delacour & Françoise Deplantes

De Tullins à Cras en patache

Le cheval roux de droite étire lentement le cou, cherchant à happer quelques brins d'herbe folle de talus tout proche. Son front, manqué d'un triangle blanc, qu'une houpette de crinière vient recouvrir en partie, bouscule un peu le dos de l'homme coiffé d'un chapeau éculé par le temps et qui tient le bridon du cheval noir.

L'homme et les chevaux attendent la patache de Grenoble afin d'ajouter leur puissance à l'attelage pour la montée de la Troussatière, là, juste derrière eux.

Depuis sept ans déjà, l'itinéraire par Sarra, Champériou et Morette lui a été préféré mais les sévices de l'hiver ayant porté outrage au chemin traversant les terres fangeuses de Sarra, il a fallu en réempierrer une portion.

Aussi la patache a dû, en ce 10 avril 1852, reprendre ce passage délaissé, certainement plus bucolique mais ne desservant pas Morette.

Par-delà la brume, l'homme croit voir un nuage de poussière qui avance... Son regard se fixe, son ouïe se fait attentive.

- Ah ! Le voici!... L'image grossit, se précise. Le martellement des galets et les cahotements s'intensifient. Il distingue une malle sur l'impériale.

Un jeune homme à côté du cocher

Deux visages se penchent à la portière, en extase devant la beauté des roches des gorges entre lesquelles s'engouffrent les eaux limpides du ruisseau de Crépinaz et d'une source proche.

Le soleil, à cette heure, joue avec les parois calcaires, illuminant certaines faces nues ou filtrant sa lumière à travers les chênes centenaires, rabougris et moussus, qui portent les nids des bruyants corbeaux.

Oohoo ! En point d'orgue... Dix secondes de silence total. Puis un cheval, de ses naseaux humides, laisse échapper une brusque décompression de respiration. Le cocher accroche ses guides au frein et, en quittant sa banquette, s'adresse à ses clients « On va doubler » (*mettre deux chevaux supplémentaires*).



Il saisit un seau de toile, dévale la douve et, à deux reprises, va puiser entre les cailloux un seau d'eau d'une pureté telle qu'elle vous donne soif. Il présente le seau alternativement à chaque bête... Il leur faut prendre des forces avant de monter. « Si vous voulez vous désaltérer le bar est ouvert » dit-il à la cantonade et, montrant le coteau de Crépinaz : « Avant qu'on passe là-haut, je faisais boire ici. Vous pouvez aussi profiter des « commodités-buisson » pendant qu'on attelle ».

L'homme au chapeau a fait faire un demi-tour à ses bêtes afin de les placer devant les autres. Il a tiré du caisson une chaîne de fer avec laquelle il relie l'attelage de ses bêtes à un crochet spécial ancré à cet usage sur le timon de la patache. L'homme est prêt. Il tient fermement le bridon du cheval gauche. Le cocher, d'un regard circulaire, s'assure qu'il a bien repris tout son matériel et tout son monde. « Allez, on y va !... Hue! ».

L'attelage peine, sue, écume

Les jarrets se sont tendus, les quatre cous se sont inclinés simultanément pendant que la lourde voiture s'est un peu bousculée vers l'arrière sous l'effet du démarrage violent.

Pendant les quinze à vingt premiers mètres on a roulé très vite, puis la pente de la côte s'est notablement relevée. L'avantage de l'élan a soudain disparu. Le cocher fait claquer la mèche de son fouet au-dessus des échines. Il ne faut pas relâcher. A mesure que l'attelage s'élève, la vue change vite.

A gauche, on croise la grange du père May, une prairie, un sillon de blé, une étroite bande de terre sur laquelle le propriétaire a aligné de petits tas de fumier en vue d'un labour imminent. A droite, après un petit bois, des rangées de vignes chétives se tordent contre des échelas décharnés et des lattes horizontales attachées par des liens d'amarine.

Encore une vingtaine de mètres ! Les galets sont plus gros et roulent sous les sabots des bêtes. L'attelage peine, sue, écume, les hommes crient, tirent sur les bridons, fouettent les jarrets ou les échines. Ils savent que les bêtes donnent tout ce qu'elles peuvent mais il faut absolument franchir ces quelques mètres avant le replat car, en cas d'arrêt à cet endroit, il serait quasiment impossible de repartir.

D'un coup, les roues foulent un gravier plus fin, elles tournent plus vite. Les deux conducteurs ont arrêté les attelages, le cocher est remonté sur la banquette et a réuni les quatre guides. L'homme de renfort s'est installé à l'intérieur pour la traversée du plateau de Margara.

Ils n'ont pas fini de rester embourbés

Constatant l'intérêt que les passagers portent au paysage, il risque un commentaire : « A ce qu'il paraît, dans quelques temps, ils passeront par le bas du marais et par Roche Corbière ». Les travaux ont commencé... Ils n'ont pas fini de rester embourbés. On n'a pas idée de faire des routes dans les bauchères !... Voyez là, à la croisée de Margara, en prenant à gauche, autrefois au temps du château féodal, on pouvait se rendre à Châteauneuf par les Mièges. A droite, ça va à la grande ferme et tout droit, à Cras ». A vrai dire, on serpente un peu : ici, pour éviter une belle pièce de terre, là, un gros châtaigner qui semble s'être entêté à croître là où aurait dû être le chemin, un chemin qui date des Celtes et qui s'est constitué sur l'amoncèlement des pierres des champs de part et d'autre.

Bientôt, après un dernier effort pour gravir la montée de Répiton, on arrive sur une terrasse bien plane, havre de soulagement pour les chevaux. On domine maintenant les marais et Roche Corbière. Le village de Cras est en vue. Il va être midi. L'aubergiste, dès qu'elle a entendu le roulement rapide des bandages sur les cailloux, est sortie afin d'apprendre combien de couverts elle devra servir. Il ne faut pas traîner : dans une heure et demie, la patache doit repartir.

Alain Chamarier



Début XXème siècle



2017